

De Sing Sing 1929 à Sing Sing 2008



Economie

Pierre-Antoine Delhommais

De cette crise financière, on ne se lasse pas. On croit avoir tout vu, on n'a rien vu. A chaque fois que la tension commence à retomber, à chaque fois qu'on pense déceler un débât d'accalmie, une nouvelle catastrophe survient, qui relance l'intérêt pour le spectacle. Avec le scandale Madoff, celui-ci a changé de dimension. Si l'on met de côté les prouesses de notre Jérôme Kerviel national, aucune affaire digne de ce nom n'avait jusqu'à présent éclaté. La faillite était certes générale, mais honnête. Pas de fraude majeure à signaler. Cela finissait par nuire au scénario. Et aussi par surprendre : crises financières et scandales vont généralement de pair.

Le krach des valeurs Internet avait

révélé les manipulations comptables géantes d'Enron. Celui de 1987 avait précipité la chute de l'établissement financier à la mode, Drexel Burnham Lambert, et de l'inventeur des *junk bonds*, Michael Milken.

Dès la fin du XIX^e siècle, le financier britannique Walter Bagehot notait : « *Chaque grande crise révèle les spéculations excessives de nombreuses maisons que personne ne soupçonnait auparavant.* » Et d'ajouter : « *Une bonne chose dans les crises, c'est qu'elles révèlent ce que les vérificateurs ne réussissent pas à trouver.* » Warren Buffett a donné une version balnéaire de cette loi : « *C'est quand la mer se retire qu'on voit ceux qui se baignaient nus.* »

La crise de 1929, à laquelle on pense forcément beaucoup en ce moment, avait aussi connu son petit lot de scandales.

Elle poussa au suicide Ivar Kreuger, homme d'affaires suédois réputé, mais aussi faussaire d'obligations -, on prit soin d'annoncer la nouvelle de sa mort après la fermeture de Wall Street.

Elle conduisit aussi à la prison de Sing Sing - pour dix ans - Richard Whitney, le président de la Bourse de New York. Pour vol qualifié. Il avait truqué les comptes de ses sociétés (commercialisation de la tourbe en Floride, distillation de boissons alcooliques, principalement l'eau-de-vie de pomme). Empruntant à tout-va, notamment auprès de son frère banquier, il remboursait ses précédents crédits, dans un schéma à la Ponzi - escroquerie pyramidale -, par de nouvelles émissions garanties par des titres qui ne lui appartenaient pas. Le tout en volant des fonds du New York Yacht Club et du Stock Exchange Gratuity Fund, une fondation créée pour aider les veuves et les orphelins des courtiers de Wall Street. Ce qui ne l'empêchait pas de prêter la bonne parole. Il affirmait ainsi, s'amuse Galbraith dans son livre sur la crise économique de 1929, qu'une des premières règles « *d'un grand marché est que les courtiers soient honnêtes et financièrement responsables.* »

M. Whitney s'opposa fermement à la création d'un gendarme de la Bourse, estimant qu'une autosurveillance était le meilleur moyen de rendre « *une faillite pratiquement impossible.* » Sa chute piteuse décida la Maison Blanche à faire rentrer la Bourse dans le domaine du droit public et à confier à la Securities and Exchange Commission (SEC) le

soin de réguler la Bourse.

Bernard Madoff pourrait bien à son tour s'installer prochainement à Sing Sing et, quand l'histoire bégaie à ce point, elle donne le vertige : schéma Ponzi, présidence du Nasdaq, fondations philanthropiques grugées, proches dépouillés, etc. Née avec le scandale Whitney, la SEC va, dans sa forme actuelle, disparaître avec celui de M. Madoff. Ainsi en a décidé cette semaine Barack Obama. La boucle sera ainsi bouclée.

L'affaire Madoff est moins un avatar de la crise des subprimes qu'elle n'en est une sorte de concentré, un chef-d'œuvre miniature. On y retrouve tout.

La défaillance des autorités de contrôle, donc, mais aussi l'obsession du profit, qui a incité une ribambelle de fonds philanthropiques à placer leur agent dans un fonds spéculatif.

Le thème de la confiance, également. C'est parce qu'il a su l'inspirer, avec sa



L'affaire Madoff est moins un avatar de la crise des subprimes qu'elle n'en est une sorte de concentré, un chef-d'œuvre miniature. On y retrouve tout



casquette de président du Nasdaq bien vissée sur sa tête de papy tranquille, que « Bernie » a réussi à tromper ses amis et les banquiers les plus réputés de la planète. C'est parce qu'elle a été perdue que le marché du crédit s'est brutalement bloqué, plus aucun établissement financier n'acceptant de prêter à l'autre - pas forcément à tort.

La suffisance des banquiers, enfin. Certains des meilleurs financiers de la planète, des plus brillants experts en matière d'évaluation des risques se sont donc fait piéger comme seuls des petits épargnants de pays émergents se font généralement prendre. La Colombie et l'Albanie avaient été les derniers lieux d'escroquerie pyramidale de grande envergure. C'est cette fois Wall Street qui en est l'épicentre.

Dans un article prophétique, publié en septembre 2007, l'économiste Patrick Artus avait dénoncé « *les excès de la finance Ponzi* » caractéristique, selon lui, du système des subprimes. Système dans lequel les emprunteurs profitaient de la hausse de la valeur de leur maison pour négocier un nouveau crédit, qui leur permettait de payer les intérêts du précédent. Système dans lequel la solvabilité n'était pas assurée par des revenus réels, mais par un endettement récurrent. Bref, avec les subprimes, tout le monde faisait du Ponzi sans le savoir. Grâce à l'affaire Madoff, tout le monde, maintenant, le sait. Merci Bernard. ■

Courriel : delhommais@lemonde.fr